

J'ose soumettre, ci-dessous, trois textes de situations fictives et imaginaires. Le quatrième texte relate le souvenir d'un monde qui n'est plus. La relation qui existe entre ces différents textes, est une interrogation sur le devenir de notre humanité.

LLG, février 2021

ESPRIT DE LA TERRE.

Quelque part dans l'immense univers, il y eut, une Terre mère... nourricière... Celle-ci, ayant eu de nombreux enfants en eut un dernier différent de tous les autres... Au premier regard, elle ne donna pas cher de son avenir... Sans plume, sans poil et sans aucune autonomie naturelle, il semblait condamné dès son premier souffle. Par compassion pour sa laideur, elle le berça...

Elle se souvint de la fable du vilain petit canard devenu un magnifique spécimen de cygne, ce qui l'encouragea... Surtout, elle avait vu en lui, en dépit de cette laideur, un certain nombre de « signes », et ce fut son erreur. Les promesses étaient grandes : Il réfléchissait. Il parlait. Il admirait. Il savourait. Il aimait. Il contemplait. Il apprenait. Il pensait... Enfin, encore une fois, je le répète, autant de « signes » qui rendaient prometteur... l'avenir de cette étrange petite bête.

Elle le laissa croître et se répandre.

De tous ses enfants, Il était le seul à bien comprendre la nature des choses... Devinant à peu près tout, il développait un génie, tout à fait inattendu : Sans poil et sans plume, il ne tarda pas à s'approprier ceux et celles de ses petits camarades... Le regard aimant de la Terre en fut un peu attristé, inquiet... Elle s'en reconforta cependant, considérant que son monde était ainsi fait et que les espèces se croquaient entre elles...Mais celui-ci, tout de même, ne faisait pas que les croquer... Il s'en faisait des manteaux et plus que cela...Il les vendait.

Enfin... Soyons patient se dit-elle.

Le petit humain la subjuguait. Il tirait parti de tout...Il ne fut pas très long à comprendre la pierre, le feu et s'en faire avantage... Rien n'échappait longtemps à sa sagacité, sa perspicacité, sa créativité. Il traversait les mers, aussi les déserts, escaladaient les montagnes, fouillait le dessous des roches et même le dessous du dessous des roches... Les champs, les fleurs, les arbres et les forêts ne lui faisaient pas d'obstacle. Il les déplaçait, les transformait à sa guise... Il s'asservissait les animaux. Les plus forts et puissants d'entre eux lui succombaient. Cependant il fit quelque chose qu'aucune autre espèce n'avait faite : Il asservissait sans scrupule les membres de sa propre espèce.

Lorsqu'elle s'en aperçut, la Terre en fut choquée...

Mais aussi, se disait-elle, le petit humain apprenait sans cesse. Il apprenait même de ses erreurs... Alors...

Et puis il y avait autre chose... Cette immatérialité, diffuse, impalpable... qui s'était révélée à lui. Au début, pendant un temps, il lui sembla que là se trouvait l'essentiel. Il y avait en cette mystérieuse étrangeté ce qu'il fallait pour grandir, s'épanouir et l'associant à cette formidable intelligence que la sienne, lui et cette étonnante chose qu'il identifia comme de l'Esprit, ne pourraient aboutir qu'au plus merveilleux des états...

Intrigué, à la fois subjugué et dépit il y pensa assez fort. Encore une fois, croyant bien faire, il transforma cette découverte... Ainsi naquirent les religions.

Observant cette quête spirituelle ainsi que tout l'intérêt qu'il y portait, le voyant agir ainsi, la Terre se dit que c'était encourageant, tout de même...

Certaines religions furent construites d'amour pur... Mais, elles divergèrent. Puis elles s'opposèrent et furent à l'origine de bien des guerres dont certaines qui perdurent aujourd'hui, ne cesseront jamais, si ce n'est avec la fin des temps... Les conséquences de cette spiritualité manipulée, furent innombrables... Au nom d'un Dieu d'Amour, l'inquisition se fit un devoir de commettre les plus inimaginables atrocités... Au nom de Dieu on s'abaisse, s'agenouille et se plie. C'est au nom de Dieu que le petit humain égorge... C'est au nom de Dieu qu'il soumet ses semblables... Là où se tenait d'abord de l'Esprit, on trouve des statues d'anges ou de démons, des idoles de pierre et maintenant de plastique, et le sang qui coule, qui coule, qui coule... et des larmes.

La Terre une fois de plus, en fut attristée... L'Esprit n'est pas cela. L'Esprit n'est pas de la magie. L'Esprit est dans le sang de la Terre, c'est elle la mère... Elle le sait bien, elle, qui l'infuse...

Ce petit humain transformait tout. C'était plus fort que lui. Pour l'Esprit, comme pour tout le reste, là aussi, il avait réussi à bricoler... Il en avait fait du pouvoir, de l'orgueil, de la puissance... Bien entendu, cela faisait de très mauvaises choses... A l'évidence, le petit humain faisait n'importe quoi. Il prenait toute la place. N'épargnant rien, ni les animaux, ni les végétaux... pas même les cailloux. Il allait de par le monde, s'étalant partout... salissant tout, semant l'horreur, la laideur, la misère et...il dansait dessus.

Quel être, était-il? Jusqu'où irait-il? L'ayant vu agir sur son monde, sa vieille mère pensa au pire... Il se pourrait même qu'il aille jusqu'à la tuer, tuer sa mère... tuer la Terre. Puis elle réalisa : Il en serait ainsi... Elle se souvint de ce temps où elle le berçait, ce petit si faible, si fragile et vulnérable. Comme toutes les mamans, elle voyait encore en lui le

meilleur. Elle chercha au fond de son cœur, tout au très fond, une dernière solution... Mais ne la trouva pas... Elle pleura.

Pourtant, elle avait oublié quelque chose.

Le petit humain s'il avait tous les défauts du monde avait aussi, en contrepartie toutes les qualités... Il n'était pas un ange. Il s'accordait souvent avec tout ce qu'il y a de pire, vous l'avez compris. Néanmoins, il n'en était pas moins, tout, sauf stupide. Il entendit la plainte de sa mère la Terre... Cela lui fut bientôt une évidence, qu'il avait sans l'ombre d'un doute plus que bien contribué au chaos dans lequel lui aussi se trouvait maintenant. Il avait rendu exsangue cette magnifique planète... Sa mère, cette merveilleuse Terre nourricière, se mit à vomir, à faire de la fièvre, à avoir froid puis à étouffer de chaleur... Il en éprouva et en partagea les tourments. Elle perdit ses magnifiques couleurs, elle devint grise et parmi ses enfants, nombreux mourraient... Émergea alors en plein milieu de son cœur, une véritable et profonde prise de conscience. Le petit humain réalisa que le temps était venu de bricoler quelque chose de sérieux... C'était maintenant ou jamais... Il s'y attela dare-dare.

Cette histoire voyez-vous, n'est qu'un simple fait divers qui se produit de temps à autres sur l'un des innombrables cailloux qui tournent, virent et virevoltent quelque part dans l'immense univers. Un petit homme qui s'aimait trop et pas assez à la fois, avait presque réussi à tout casser de son monde, au point qu'il faillit disparaître avec lui... La chance fut, qu'il avait réellement de l'Esprit, peut-être était-ce même une âme... Étant un bricoleur de génie, il découvrit que pour s'en bien servir, il lui fallait peser les choses. Pour cela, il convint qu'il lui fallait une balance un peu particulière, une balance spirituelle... Il en conçut une et la fabriqua sur le champ. La suite est fort simple : Il posa sur cette balance les maux de la Terre, les siens aussi, puis tous les bienfaits de part et d'autre. Il y ajouta aussi cette part de mystère, qui bien sûr, avait-elle aussi, son poids... La balance, comme toutes les balances du monde, allait de l'équilibre au déséquilibre selon, ce, de quoi, il l'emplissait.

Aussitôt... Pas tout à fait aussitôt, mais assez vite quand même, sa mère la terre prit un peu de mieux. Elle eut encore pendant quelques siècles quelques fortes poussées de fièvre. Le petit homme se tint à son chevet et de toutes ses forces, avec tout son génie, mais surtout et pardessus tout, avec tout son Esprit et tout son amour... il pansa des plaies dont il se sentait fort coupable...

Avec la vie qui reprenait, ce monde restait imparfait, bien sûr... Le petit humain était devenu un homme. La souffrance fait grandir, dit-on... L'homme qu'il était devenu, voulait bien accepter qu'il lui dût quelque chose, à cette souffrance, mais à bien y penser, il décida de la combattre sans merci. Commença alors, un combat permanent, un combat glorieux ... Il ne serait jamais gagné, mais certainement la souffrance, elle

serait sans cesse, à chaque instant, un peu plus vaincue, car il la repousserait, la repousserait... la repousserait.

La voisine d'une Etoile qui retrouvait un peu de son éclat, dans les méandres du temps et le mystère des choses, m'a soufflé ce récit...Faites-en ce que vous voulez. Moi qui suis un vieux radoteur, je sais que les Etoiles ne choisissent pas leurs hommes... Ce que, par contre, je sais, c'est que les hommes qui parfois perdent l'Esprit, peuvent aussi le retrouver et décider de l'éclat dont ils font briller leur Etoile.

LLG

(...)

Écrit le 13 juin 2020 (corrigé le 14 février 2021)

Récit sordide, mais réaliste d'une situation X sur un vaisseau X d'êtres abusivement trompeurs envers d'autres, trop énormément naïfs et crédules.

PENDANT QUE LA CROISIÈRE S'AMUSE...

- Ne devrions-nous pas ralentir, capitaine?
- RALENTIR? Pour quelle raison devrions-nous ralentir? Je vous le demande...
- Euh... Les prévisions ... capitaine...
- Les PREVISIONS? Vous appelez ça des prévisions! Tout ce défaitisme, ces gagnepetits, ces fossoyeurs de notre civilisation... Nous sommes, Monsieur, sur le plus grand navire du monde... Direct produit des forges de Lucifer... Il vogue depuis des millions d'années dans l'univers et vous croyez que notre monde de cloportes évolués peut le menacer... Réfléchissez, voyons, avez-vous perdu tout bon sens?
- Mais... certains parmi l'équipage croient que...
- Mettez-les-moi aux fers et qu'on en parle plus! Faites ajouter de l'énergie, mettez de la puissance, accélérez-moi tout ça, Bon sang! Faites venir les artistes, lancez-moi la plus grande fête jamais vue, sur les trois ponts supérieurs... Et que ça saute! Bougez-vous, sacrebleu (en français dans le texte (Goscinny/Uderzo)) ...
- En bas, ils sont épuisés...capitaine... Ils aimeraient respirer...
- Respirer, respirer... C'est quoi ce délire? Est-ce que je respire moi?
- Selon certains rapports, il semblerait que les vivres manquent et que, surtout dans les ponts inférieurs... La situation est très pénible...
- RIEN NE MANQUE! Mettez-vous ça dans la tête, une bonne fois pour toutes... Nous avons TOUT! Nous avons des savants, des ingénieurs, des spécialistes de toutes les sauces... des chimistes, des coloristes, toutes les sortes de clowns... SONT à bord...

Demandez-leur... Je ne sais pas moi... De concocter des ersatz de nourriture, voyez avec les designers et tous les saltimbanques que vous avez, comment les travailler, comment les transformer, pour leur donner un peu d'allure, ... Du vrai, du naturel, de « l'authentique », quoi... De toute façon, ils avalent n'importe quoi ces cons...

- Euh... mais... capitaine, sauf votre respect, nous n'avons pas assez d'énergie pour faire les ersatz...

- Pas d'énergie? Mais vous me prenez pour une « tâche » ou quoi? Il y en a partout de l'énergie! Qu'à cela ne tienne, brulez quelques chaloupes! Bon sang... Pareil vaisseau n'a aucune pénurie de ressources... Allons ça suffit, cessez ces jérémiades et du nerf!

Remuez-vous, que Diable... Je vous ordonne de battre: « Avant toute! » Il n'y a pas de temps à perdre, on en a assez perdu comme ça...

PATATRACATATRACPATRACTATTA...TRAC

- C'était quoi ce boucan? J'exige un rapport immédiat!

- Allo, Allo...A l'eau? Vraiment?...

- Alors? ...

- Euh, Capitaine... Nous venons de frapper une Covid-19 sur tribord...

(Silence)

- Qui est à la timonerie?

- C'est le capitaine Xi-Jimpout... Capitaine. ... Euh, Capitaine... A la timonerie, ils ont stoppé le navire, confiné les zones atteintes et suspectes, et, fermé les cloisons étanches...

- Bien... Alors, NOUS, nous allons faire autrement... Ouvrez les cloisons et profitez moi de cette situation pour faire un peu de beurre! J'ai besoin de prendre un peu de repos. Réveillez-moi dans deux heures et avec de bonnes nouvelles, bon sang de bois!

« Oust! » Faites-moi relancer ces machines... et à triple puissance... et surtout, écoutez-moi bien, une bonne fois pour toutes! : Cessez de croire à toutes ces sornettes que diffusent sans relâche tous ces attardés qui se voient en train de payer dans leurs pirogues préhistoriques. Compris? Et que ça saute!... Et, s'il vous plait, monsieur mon second, foutez-moi ce rapport par-dessus-bord. Votre petite Covid-19 sera loin dans notre sillage, lorsque vous me réveillerez...

Deux heures plus tard...

- Cap'tain! Bien dormi Capitaine?

- Oui merci... Votre rapport?...

- Euh, Capitaine... Les nouvelles ne sont pas celles que vous espériez...

- Que me chantez-vous là? J'avais pourtant bien exigé... Me suis-je mal fait comprendre?

- Euh, j'avais bien compris, Capitaine... Ce n'est pas cela... Les machines ne repartent pas... Ce n'est pas un manque d'énergie, nous en avons encore un peu... Mais le navire donne de la bande et certaines zones sont... noyées. Nous avons dû les isoler...

- Eh! Bien... Pompez! Videz-moi tout ça... Enfin... Qu'est-ce que c'est que ce merdier?

- Capitaine... Ce n'est pas aussi simple... Notre navire ne supporte plus la charge, la pression... Nous devons faire face à des réclamations des ponts supérieurs. Les ponts inférieurs et parfois même, certains mouvements des ponts intermédiaires, échappent à notre contrôle... Ils réclament davantage d'attention, davantage de nourriture et plus de bien-être et de confort... Tenez... par exemple... Nous avons lancé la 5G (Génératrice de bonheur artificiel) ... Mais elle les rend malades... encore plus dépendants...

- Je crois bien que vous ne m'avez pas compris, Monsieur Mike, mon second... Officier disciplinaire! Mettez-moi cet homme aux arrêts... Appelez le procureur. Je veux qu'il soit jugé, condamné et exécuté au plus vite : Motif? Imbécillité et trahison!

- Mais capitaine... Capitaine Trum... Non...

- Foutez-moi ÇA par-dessus bord! Appelez-moi le Capi... le Capi... Enfin..., Tole.

Deux heures plus tard... (Le nouveau second, le second-capitaine Tole, le doigt sur la couture du pantalon).

- Euh... Cap... Capitaine, il me faut vous dire que... comment dire... quelques chaloupes ont disparues...

- Ah! ...Parce que vous avez le temps de vous occuper des chaloupes, vous? ON S'EN FOUT DES CHALOUPE! Ce n'est pas la première fois que ce navire affronte une tempête, quand-même! Occupez-vous de redresser cette situation. J'en ai marre de renverser mon café sur mon pantalon... Qui est à la timonerie?

- Euh... c'est toujours le capitaine Xi Jimpout...

- Ça ne m'étonne pas... C'est lui qui a frappé ce Covid-19. Je l'ai toujours dit... C'est le responsable! A ce sujet, je veux qu'on réunisse tous les capitaines de ce navire, dès que possible...

- Euh... Mais vous avez annulé toutes les rencontres... vous vous êtes même retiré de l'OMS (organisation des méthodes de sauvetage) ... Mais, euh... Capitaine, puis-je vous faire part d'une suggestion qui se répand dans les ponts inférieurs... Ils pensent qu'on devrait mettre les voiles...

- Et pourquoi pas des rames? On a déjà des galériens... Et on peut peindre tout ça en vert... Écoutez moi bien : Pour tous vos trucs « mode », faites ce que vous voulez, mais redémarrez-moi ces machines, bon sang de bon sang... Aussi, j'ai besoin d'un peu d'air, appelez mon ami Kim Jong-Deux et proposez-lui de me rejoindre sur le vingt-cinquième pont supérieur pour une partie de golf... Si MBS n'est pas occupé par une petite chirurgie, qu'il nous rejoigne là-bas... Nous avons à parler d'avenir, tous les trois...

Deux heures plus tard... (vingt cinquième pont supérieur)

- Salut Kim, Salut Ben... Ce coup-là, ça y est! C'est parti!

- Salut Trum Hi Hi Hi...
- Salut Trum Ah Ah Ah
- Pensez-vous qu'on a le temps pour une dernière partie?
- Oh! Oui, oui...
- Ouais, ouais, ouais.
- ... La chaloupe est prête, vous l'avez vue? ... Quand ça s'enfonce, on grimpe dedans... et voilà tout... Elle est cool la chaloupe... Avec des biftons, on peut tout faire, mes amis!
- Au fait? As-tu des nouvelles de Xi-Jimpout?
- Non... Rien de bien fiable...
- D'après moi, il n'est pas totalement idiot, non plus... Ça m'étonnerait qu'il soit en train de se noyer avec les autres... Il a dû préparer sa chaloupe lui aussi.
- En bas, c'est la totale, tout déborde...
- Ils ont dû commencer à s'exciter...
- Non pas vraiment, tu sais comme ils sont manipulables... On les a occupés à tout repeindre en vert... ça a bien aidé... Ils sont assez cons pour y croire jusqu'au bout. Ah! Ah! Ah!
- As-tu travaillé ton Swing depuis notre dernière partie?
- Je vous montre ça tout de suite!

LLG

(...)

Le surprenant et surréaliste voyage de Mademoiselle Chipie Chipounette Chérie de passage sur le vaisseau Terre.

Elle était arrivée, fluette et fragile comme un bourgeon, un beau matin de printemps, plein de soleil. Elle fut aussitôt habillée de délicats petits linges blancs, brodés de cœur roses et veillée d'un amour éperdu et à jamais inconditionnel.

Ce magnifique vaisseau dans lequel, tout, mais alors TOUT, avait été prévu, pour qu'on y puisse simplement vivre en parfaite harmonie, moyennant une petite participation à l'entretien des communs, soudain, se mit à émettre des vibrations étranges... suspectes.

Oh! Ce n'était pas tout à fait nouveau...

Certains, qui passaient le plus souvent, pour des « angoissés de la ciboulette » avaient prédit, à ce sujet, des tas de choses plus ou moins négatives... Allant jusqu'à prétendre

que nous étions tous, responsables de graves problèmes, qui n'allaient pas tarder à apparaître...

Mais tout avait vraiment commencé, depuis que ce petit virus avait été détecté dans l'appareil, en assez peu de temps, il faut le reconnaître, un certain nombre de choses avaient changé. Les « angoissés de la ciboulette » étaient de plus en plus visibles... A tel point que le nombre de ceux qui commençaient à les prendre au sérieux, grandissait quotidiennement, sans toutefois, comprendre complètement la profondeur de leurs propos. En effet, ils avaient tendance à préconiser des solutions un peu drastiques, inadaptées au modernisme de notre époque.

Pendant ce temps, le nombre de signaux rouges qui clignotaient, augmentait avec une intensité non négligeable.

Aux commandes, les pilotes se devinaient en face d'un choix, pour lequel ils n'avaient pas été formés :

- Se jeter dans ce trou, dont ils commençaient à entrevoir, qu'il n'a pas de fond...
- Chercher une autre piste, un autre objectif, où il y aurait une chance de pouvoir se poser...

Mademoiselle Chipie Chipounette Chérie, du voyage comme tous les autres, pressent qu'elle est devenue la passagère d'un voyage qui semble vouloir devenir turbulent.

Parmi tous les passagers, certains sont consultés au sujet des dispositions à prévoir et de la marche à suivre. Le plus souvent on s'adresse à ceux qui voyagent en première classe... Les autres sont moins entendus et on peut le dire, pour la plupart, presque pas...

L'avis le plus souvent émis par les passagers de première classe (pas tous, cependant), est que, ce qui les attend au fond du précipice, reste alléchant... Ils pensent d'abord à eux-mêmes, moins à leurs enfants... Ils sont dans la partie solide de l'appareil, là où il y a quelques réserves et donc... Pourquoi ne pas tenter le coup?

Parmi les secondes classes, se trouvent les valets des premiers... Ceux-là pèsent le pour et le contre. Leurs maîtres leur procurent des bienfaits et ils sont généralement assez confortablement repus des miettes qu'ils en reçoivent... Certains sont aussi pour tenter le coup... D'autres hésitent... La partie de l'appareil où ils se trouvent est encore assez robuste pour affronter le choc. Ils se savent avantagés par rapport aux troisièmes classes. Cependant, certains parmi eux, ressentent quelque gêne à la pensée de ce que vont endurer, justement, ces troisièmes classes.

Lorsque les pilotes s'adressent aux troisièmes classes, ce n'est pas vraiment pour leur demander un avis... L'évidence est que l'appareil est un peu miteux de leur côté et le scratch leur sera pas mal plus douloureux. Ceux auxquels, parmi eux, on demande un avis, sont le plus souvent assez peu enclins à bien comprendre le sujet... Il n'y a pas de fenêtre dans leur section et de ce fait, ils ont plus de mal à appréhender dans quel trou on les conduit. Les pilotes leur distribuent des petits arcs-en-ciel à colorier et leur susurrent que tout ira bien... De cette façon, on obtient de leurs parts qu'ils se rendent généralement à l'avis des premières classes, ceux, qui assurément, sont en meilleure position pour savoir ce qu'il faut faire.

L'appareil est tout de même un peu secoué... Ce qui provoque quelques nausées.

De nouveau, le tableau de bord s'emballe, les lumières rouges clignotent. Apparaît le message : « Attachez vos ceintures ». La voix de l'hôtesse qui accompagne le message rappelle sévèrement que la consigne en pareille situation est de rester à sa place, sans bouger... Confinement général : plus question de se lever pour aller pisser... A ceux qui voudraient pouvoir poser quelques questions aux pilotes, il leur est répondu que ce n'est pas le moment et qu'ils doivent patienter.

Mademoiselle Chipie Chipounette Chérie est avec Mamounette et Papounet dans la troisième classe... Elle a hâte que cessent ces trépidations, car ce qu'elle aime, elle, c'est être à l'école avec ses amis. Aussi ce n'est pas très marrant de regarder par une fenêtre bouchée ce qui se passe ailleurs. Papounet n'est pas très marrant non plus. Depuis qu'il est bloqué sur son siège, il attend qu'on l'appelle pour aller rejoindre son poste... Mais son téléphone reste désespérément silencieux sauf de la part de ceux qui lui réclame le paiement des hypothèques, ce qui a pour conséquence de lui soutirer des exclamations répétées : « Mais comment on va faire! Mais comment on va faire! ... » Mademoiselle Chipie Chipounette Chérie a une boule qui lui vient parfois dans la gorge. Elle ne saurait pas expliquer pourquoi... Mais elle sent que quelque chose ne va pas. Elle a presque envie de pleurer.

Je ne l'ai pas dit... Il y a aussi des quatrièmes classes. Ceux-là, on ne les connaît pas, on ne les voit pas... Pourtant, il paraît que ce sont eux qui fabriquent presque tout, nos jouets, nos vêtements, nos chaussures...

Les turbulences augmentent légèrement...

Fait nouveau, maintenant, les pilotes se disputent... Ils ne sont plus d'accord sur la marche à suivre, semble-t-il...

La descente se poursuit.

Les turbulences semblent prendre de l'ampleur... On entend quelques gémissements de la structure générale. C'est un vieux coucou... Il tient. Quand même, on n'est pas toujours rassuré et quelques questions se posent... enfin... de la part de ceux qui osent.

La température augmente dans l'appareil. On manque d'eau... On commence à manquer de beaucoup de choses d'ailleurs... Même pour la nourriture, certaines denrées semblent avoir disparues. Les tablettes sur lesquelles elles s'empilaient habituellement sont vides.

Enfin la nouvelle qu'on attendait est annoncée : On relâche le confinement. Mademoiselle Chipie Chipounette Chérie va pouvoir retrouver ses amis à l'école. Le téléphone de Papounet, pourtant, ne sonne toujours pas.

J'ai oublié de vous dire qu'au commencement de ce voyage extraordinaire, il n'y avait pas de pilote... Incroyablement, tout est allé pour le mieux, pendant près de 200 000 ans...

La dispute des pilotes n'a pas vraiment fait avancer la réflexion... Le balisage éclaire terriblement bien la nouvelle réalité... Il n'y a pas de piste... C'est un ravin entouré de falaises abruptes...

Mademoiselle Chipie Chipounette Chérie est tellement heureuse ce soir... Demain... Enfin l'école, les amis... Elle s'endort. Un rêve magnifique, l'emporte :

« Le téléphoné de Papounet n'a plus jamais sonné... Il traîne dans un tiroir où il a été complètement oublié... Un jour son ami est passé et depuis Papounet fait pousser des légumes, des fruits et quelques fleurs... Souvent en rentrant de sa journée, il offre à Mamounette un magnifique bouquet. Mamounette n'est plus jamais retournée au travail... Elle fait des tas de choses incroyables dans la maison, des gestes de bonheur pur... Elle participe aussi avec ses amis aux « découvertes d'école » ... L'institutrice, avec elle et d'autres mamans et papas font chaque jour, avec leurs enfants, des activités toujours plus différentes et extraordinaires... Ce qui est rigolo, c'est que Mademoiselle Chipie Chipounette Chérie a reçu le « grand prix de mathématiques » et ce qui est très, très, mais alors très drôle, c'est qu'elle ne s'est même pas rendue compte qu'elle faisait des mathématiques... Elle avait cru passer son temps à jouer... Mademoiselle Chipie Chipounette Chérie est heureuse, avec ses amis, leurs parents et aussi Mamounette et Papounet, on a décidé une super idée pour les beaux jours de l'été : On partira au moins, six ou sept semaines en voyage... On va tous remonter ensemble la rivière, en canot, et vivre dehors... Le soir, on regardera les étoiles de la voie lactée et on s'endormira sous le regard de la lune... Que la vie est belle maintenant! ... Dire que tout a commencé ce jour, où les pilotes ont quitté l'appareil... A ce moment précis, où il tombait dans le grand trou... De toute façon, on ne voyait rien : les fenêtres des troisièmes classes étaient bouchées. »

SCRRRSSS...BANG.

FIN DUW W VOWWWYAGE..WW FWI IN W DU R WW EVE. FIN WW DW DE
WWTOUT...WWWWWWWWWWWWWWWW

LLG

(...)

12 février 2021

(Reprise d'un texte)

La ferme normande de VICTORINE et MARCEL

Je ne suis pas Mathusalem. Je n'ai que 67 ans et des poussières... Pourtant l'histoire qui va suivre et que je vais m'efforcer de vous rapporter telle que je l'ai vécue, me donne aujourd'hui, l'impression de s'être passée il y a bien longtemps...

D'ailleurs, ce n'est pas vraiment une histoire. C'est plutôt la rencontre d'un monde qui n'est plus, mais dont le souvenir que j'en ai, pèse aujourd'hui, avec assez de force, pour orienter le regard que je porte sur le nôtre, sur la vie en général.

J'ai côtoyé Victorine et Marcel pendant une assez courte période de ma vie, je dirais, quand même une dizaine d'années, de l'âge de dix ans à celui de vingt ans. A vrai dire, si je trouve cette période courte, c'est sans doute, parce que je ne vivais pas à côté d'eux. Je fréquentais leur étrange petit univers, seulement, pendant des morceaux de vacances... Mes « vraies » vacances se déroulaient, pour leur grande partie, au bord de la mer.

Adolescent, je n'avais pas le cœur assez grand, plus que l'esprit assez construit, pour réaliser que j'avais alors, la chance incroyable de voir un monde VRAI. Je rechignais plus que je n'appréciais, les jours et les heures, passées à la Guérinière.

Mon grand-père maternel, était natif de la campagne Normande. Les familles paysannes de son temps élevaient de nombreux enfants, ce qui faisaient de nombreux cousins auprès desquels, enfants, nous devions supporter de passer de longues et ennuyeuses journées... Quels supplices que ces embrassades piquantes, ces accolades odorantes d'haleines insupportables, mélanges de cidre, camembert et calvados... Nous étions jugés, jaugés dirais-je, sur nos comportements étriqués de petits citadins timorés, nos scolarités indignes, sur la faible rugosité de nos mains et le peu de consistance de nos musculatures.

De ces longues et interminables journées naquirent dans l'esprit de mes parents, le rêve de la « maison de campagne ». Marcel, qui était un cousin de mon grand-père, venait d'hériter de la part de la Guérinière appartenant autrefois, à sa grand-mère. C'était une petite longère traditionnelle normande, qui, à quelques dizaines de mètres, juxtaposait la sienne. Il ne savait que faire de la bâtisse, mais restait intéressé par les deux grands prés et le verger qui l'entouraient. L'affaire fut traitée. Papa passa chez le notaire. Pendant notre absence, Marcel règnerait sur la bâtisse, le verger et les prés. Nous avions désormais avec notre maison de campagne, la promesse de jouer les Robins des Bois, ainsi que celles de pouvoir tirer quelques merles, et attraper quelques truites, au bas du ruisseau.

Nous y passâmes de bons moments... Nous n'étions, ma sœur, mes cousins et moi, pas si braves, dans la pénombre inquiétante, humide et mystérieuse des sous-bois. Les abeilles, guêpes et autres insectes, aux allures piquantes, foisonnaient et nous indisposaient passablement lorsqu'ils focussaient sur nos tartines de pain beurrées de confiture ou de chocolat. De petits animaux, grenouilles, crapauds, mulots et serpents, se faufilaient parfois entre nos bottes et nous faisaient sursauter. Les haies de ronces, en paiement de quelques mures aigres et acides, s'agrippaient à nos vêtements. Des toiles d'araignées effrayantes, au détour d'un muret ou d'un sentier, nous tapissaient parfois les cheveux et le visage, nous enseignant ainsi les réalités cruelles d'un monde, non aseptisé. A notre niveau limité de débrouillardise, tout cela constituait une école de la nature... petite, il est vrai.

Les deux longères étaient, à peu de choses près, semblables. La seule véritable différence, était que celle de Victorine et Marcel, était pleine comme un œuf, du bric à braque de toute une vie de paysan normand, de souche. La nôtre, sans doute raclée par les nombreux héritiers, était vide... Il n'y restait pas un fagot. Mon paternel, bricoleur avisé, avec l'aide de son fils, moi, y installa très rapidement l'essentiel, soit une grande table avec des bancelles, un frigidaire, et trois lits.

Trêve de baratin! Il faut que maintenant, j'en vienne au fait : Je dois vous présenter Victorine et Marcel. J'ai un vrai regret, celui de ne pas les avoir assez connus, le temps qu'Il m'avait été donné, de les connaître... Par ma faute. Ma jeunesse, je le confesse, était ignorante, méprisante, prétentieuse, hautaine, moqueuse et assez

considérablement stupide. Pourtant, malgré toute ma bêtise, ces deux êtres, ont, à mon insu, construit avec l'aide de ma mémoire, une présence qui a grandi tout au long de ma vie...

Victorine, P'tite Mère, comme l'appelait Marcel était un tout petit bout de femme, un peu boulotte, aux bonnes joues rougies comme des pommes, avec un doux et bienveillant sourire et une voix encore plus douce et un peu timide. Elle avait une chevelure légèrement grisée, tressée d'une jolie manière, lui formant au-dessus des oreilles une sorte de hampe qui achevait ensuite de spiraler en chignon. Elle portait large chapeau de paille, hiver comme été, ainsi qu'une blouse bleu foncé, à carreaux, qui descendait à presque recouvrir le dessus de ses sabots de bois. Ses mains, gercées et gonflées par le travail fermier, avaient une force quasi herculéenne. Je découvrais cette étrange particularité, un jour, où fort de mes seize ans, prétendant lui épargner une charge que je jugeais trop lourde pour elle, je tentais d'ajuster sur mes épaules le bats qui portaient deux seaux remplis de brouet pour les cochons.... Je restais ébahi, bloqué par leur poids, comme s'ils avaient fait racine.

- C'est ben lourd, t'sais mon p'tit...T'as pas d'habitude... J'vas l'descen'd unp'tit boute, pis, P'tit Père, F'ra l'reste. T'en fais dont pas!

P'tit Père, c'était Marcel : L'homme.

Marcel n'était pas grand, un peu vouté, trapu, moulu et courbaturé. Ayant testé la force de P'tite Mère, je n'avais plus aucun doute, en regardant ses bras noueux, de la puissance développée par le bonhomme. Il avait un visage plus sévère, le sourire rare et goguenard, dissimulé sous une grosse moustache... Pour l'imager, je dirais qu'il faisait un peu sosie de Charlie Chaplin. Lui aussi portait un galurin de paille, mais aux bords courts. Il le levait d'une main et prenait de l'autre le temps de se moucher bruyamment, avant d'embrasser une dame. Il portait pantalons amples suspendus par des bretelles de gros calibre, chemise à carreaux de grosse toile beige, et se déplaçait, sabots de bois aux pieds, desquels dépassaient quelques brins de paille. Sa ferme était son fief, SA Terre. Un petit chemin de terre descendait depuis la route, jusqu'à la cour, devant la longère. Les chiens, trois petits ratiers affectueux, répondant aux noms de Minette, Crochette et Surette, aboyaient de bonheur, prévenant la venue du visiteur, laissant assez de temps à Marcel, pour s'emparer de son fusil de chasse, chargé, et toujours piqué debout, sur le coin de la porte d'entrée. Quiconque se présentait au loin, était ainsi accueilli, fusil en main, tant que non identifié. Il tenait, toujours prêtes, deux cartouches de gros sel, destinées à semoncer le chien du voisin, si ce n'était pour le voisin lui-même, qui d'ailleurs, se gardait bien de passer la frontière. Un différend les avait opposés trente années plus tôt qui s'était soldé par une inimitié à jamais insoluble.

Marcel n'était pas le mouton de sa ferme. Le contredire nécessitait tout l'art et la diplomatie respectueuse de mon père, qui le plus souvent d'ailleurs, écoutait. Marcel,

cependant, aimait la compagnie de mon père, peu regardant à l'effort et plutôt assez connaisseur en techniques diverses. Les deux hommes devinrent de vrais amis, chacun, je crois, s'émerveillait des connaissances de l'autre. Ils se les enseignaient. Ceci donna quelques petits exploits savoureux, comme celui-ci :

- Marcel! Venez avec moi, voir les greffes que j'avais faites, à l'automne... Elles ont pris...

Dubitatif, Marcel contemplait en souriant, la petite tige couverte de feuilles naissantes.

- C'est Ben, mon Raymond... Mais... Ça n'va pas coller ben fort! T'as greffé un sion de cerisier su'l'un pommier!

...

Une petite visite des lieux?

Chez Victorine et Marcel, la porte restait ouverte, hiver comme été... Une seule grande pièce obscure. Deux lits immensément hauts de part et d'autre, deux gigantesques armoires normandes d'un côté, une grande table bordée de deux bancelles, où pouvait tenir au moins une dizaine de personnes, un poste de radio sur le coin de la table, une cheminée de château, dans laquelle on pouvait se promener debout, tenait un feu de braises permanent. La noirceur de la suie laissait à peine entrevoir une dizaine de viandes suspendues à des crémaillères, ainsi que quelques outils de fer forgé. Une seule lampe, suspendue à une chainette réglable en hauteur, distillait la lumière d'une ampoule de 40 watts, au cœur de la table. Sur celle-ci, deux ou trois bouteilles de cidre bouché, maintenaient à un niveau respectable, le liquide contenu par des verres dépareillés. Il y avait aussi, et son contenu semblait fort prisé, un flacon brun, de terre cuite, rempli de bonne goutte, le fameux calvados vieilli, cru du maître de la maison, qui servait à souligner les cafés en fin de repas... et un peu plus.

Dans cette pièce chaleureuse, nous passions des heures à écouter les querelles locales, les souvenirs de guerre, mais surtout les inénarrables histoires de chasse et de pêche... Le cidre, le calva, c'était les pommes de Marcel, les bouteilles de Marcel, l'alambic de Marcel. Le lard, la volaille, les pommes de terre, les légumes, le pain, le beurre, Tout, TOUT sans aucune exception était en provenance de la ferme. Les poules avaient voleté dans la basse-cour, le cochon avait vécu dans la porcherie, le blé venait du pré, le pain était pétri et cuit par Marcel dans le four à pain, le beurre était baraté par Marcel, et venait du lait de ses vaches, les légumes, pommes de terre, salades ou petits fruits poussaient dans le potager du « courti ».

L'hiver, c'est au pied de l'âtre, que Marcel avec son couteau de poche, un opinel bien aiguisé, fendait des rameaux d'osier. Victorine et lui fabriquaient de magnifiques et solides paniers.

Autour de la table, pendant que les messieurs se vantaient (un peu), les femmes approuvaient et gardaient l'œil sur nous, afin de ne pas nous laisser, nous aventurer en n'importe quel lieu de cette ferme, pleine de pièges et de dangers mortels de toutes sortes. Nous étions bien mis en garde : Ne pas s'approcher du puits, pas plus que du tas de fumier... Ne pas tenter d'ouvrir les cages des lapins, se tenir à distance de la porcherie ou deux ou trois gorets se tenaient peu enclins à saisir notre amitié... Il ne fallait pas non plus jouer à côté de la clôture électrique, ni espérer s'approcher du terrible taureau. Là nous n'étions pas seuls! P'tite mère ne s'y essayait pas non plus... Si bien que nous attendions impatiemment la fin de ces longues tablées, jouant avec les chiens sans cesse attirés, sous les bancelles, par nos petits bouts de viande ou de morceaux de pains beurrés, discrètement volés.

Marcel avait suffisamment d'histoires vécues pour nous inciter à la prudence, comme celle-ci, destinée à nous tenir éloignés du tas de fumier :

« Un jour que Victorine gardait une ribambelle de ses neveux, certains d'entre eux coururent à elle, complètement affolés :

- Tante Victorine, viens vite! L'Émile est tombé dans la fosse à purin!
- Ben dont, l'a qu'a sortir, on l'nettoiera!
- Mais l'en a jusqu'aux ch'filles...
- Jusqu'aux ch'filles? Ben s'pas s'grave...
- Mais... L'a la tête en bas! »

...Si bien, qu'informés de la sorte, nous regardions cette ocre et odorante gadoue avec suspicion et distance.

Souvent, pourtant, nous accompagnions Marcel dans son tour des prés. Pour visiter ses terres, il passait à l'écurie atteler « Pompidou », cet âne de premier ministre... Au passage, nous avions le droit de caresser, assez craintivement d'ailleurs, l'encolure de Forceux, le cheval de trait, qui aimait mordre les pommes, disait Marcel, mais pouvait emporter les doigts avec...

L'âne attelé à la charrette, nous avions l'honneur, mon cousin Thierry et moi, de tenir les guides, ce qui incontestablement, nous rapprochait de Ben Hur... En réalité, Pompidou n'avait besoin d'aucune aide et se foutait pas mal des « Hues! » et des « Ho! ». Il allait par habitude, sur des chemins bien connus de lui, et savait où s'arrêter, au son subtil des « Bondiou d'bondiou » proférés par Marcel.

Plus grands, nous parcourûmes plus avant ces terres et ces bois. Le tout ne devait pas excéder une vingtaine d'hectares. L'ensemble grimpait une bonne colline, en haut de laquelle, à l'orée d'un grand bois, une « presque » forêt, servait de gîtes aux pigeons ramiers, et aux renards, belettes, lièvres et autres bestioles. Les corbeaux y planaient en nous narguant... Marcel prétendait qu'il nous prêterait un jour son fusil, pour tenter de les tirer, et qu'il nous le donnerait si nous y parvenions... De quoi rêver...

- Un corbac, mon gars, c'est ben pu malin qu'té!

Les champs, petits, et entourés de haies parfois plantées de gros arbres, étaient, pour certains, cultivés, pour d'autres, au repos. Dans celui-ci poussait de l'orge, dans celui-là du blé. Cet autre, servirait à la luzerne, aux foin... Il y avait aussi, ceux destinés à la pâture, puis ceux où se trouvaient les vaches ou les génisses, parsemés de belles bouses verdâtres, et bien sûr, aussi, il y avait celui dont la barrière semblait un peu plus solide... Là se tenait le taureau, qui par mesure de sécurité, était de plus, tenu par une longe de chaîne, fixée solidement, à un anneau de fer qui lui traversait le nez.

Ce paysage de bocage normand, avec sa grosse terre noire, bourbeuse et grasse, descendait paisiblement, enveloppant les bâtiments de la ferme, les vergers de pommiers et poiriers, pour aller mourir au fond de la vallée. Bordant l'ultime frontière de ce territoire, cheminait en roucoulant, un splendide petit ruisseau, qu'il suffisait d'enjamber, pour aller conquérir la terre ennemie voisine, et à la saison, y chaparder quelques noisettes.

Ce petit ruisseau ne manquait pas de très jolies truites. A ce propos, je ne trahis plus personne aujourd'hui, en racontant comment, Marcel, qui donnait un peu dans le braconnage, s'y prenait pour les cueillir... Car en effet, il s'agit d'une forme de cueillette. A peu de distance de la longère, un petit chemin, coupait l'axe du ruisseau et recouvrait une buse de ciment, qui permettait l'écoulement de l'eau. La technique était avisée : Marcel utilisait le couvercle de la grande lessiveuse, celle qui servait à faire bouillir le linge, un véritable bouclier de guerrier gaulois, et avec, barrait l'écoulement de l'eau, asséchant ainsi le ruisseau. Il ne lui restait plus qu'à fouiller au pieds des souches pour y trouver un nombre de truites suffisant à faire le repas...

Des histoires de la sorte, je pourrais en conter des centaines...

C'était passionnant que d'accompagner Marcel. Il nous présentait ses vaches par leurs petits noms, Pimpette, Rosette, sucrette... Il leur grattait le dessus de la tête, juste entre les deux cornes et nous décrivait le caractère de celle-ci, la longue maladie de celle-là. Chaque soir, P'tite mère et lui, portait seau et tabouret et les trayaient à la main, au bord de la barrière. Les bêtes attendaient en ruminant, leur tour de passage... Forceux, le vieux cheval, lorsqu'il était au pré, regardait de loin, ce curieux manège.

Quelques fois, nous avons participé aux foin. L'herbe était coupée à la faux, parfois à la faucille, puis elle était rassemblée à la fourche, bien alignée dans sa longueur, en longues bandes, et restait à sécher un peu au soleil. Ensuite, Marcel, aidé de Victorine et de la mère « Machin », l'assemblait en bottes, qu'il liait, je crois, avec une sorte de cordelette de chanvre... (Je ne me souviens plus...). Venait ensuite Forceux, attelé à une large et longue charrette. On y plaçait les bottes, les empilant à une hauteur impressionnante. Le tout était transporté vers les bâtiments de la ferme, hissé à force de bras et d'échelles, sur les planchers de greniers...

J'ai vu ces scènes, sans vraiment les voir, indifférent sans doute, à ces techniques primitives... Je me souviens de Marcel, en train de labourer sa terre, avec son cheval et une charrue à main. Il tenait fermement les deux poignées... Ses jurons, ses « HOOO! », ses « HUUE..IA » et ses « Bondiou d'Bondiou » guidaient son animal. Que n'ai-je été plus attentif! Aujourd'hui, assurément, je n'en perdrais pas une miette...

Une visite des bâtiments de ferme avec P'tite Mère et P'tit Père, valait son pesant d'or... Nous les suivions poliment, émerveillés tout de même, par les découvertes de la promenade, mais aussi, riant sous cape, de situations, pour nous, incongrues... Marcel, marchait lentement, racontait sans trêve. Le son de ses sabots de bois, sur les pierres du chemin s'interrompait, lorsqu'écartant légèrement la cuisse, tout en poursuivant sa diatribe, il lâchait, indifférent, un long pet musical et sonore, qui aux dires de mon oncle, « valait, DIX! ». La visite complète, longeait les cages aux lapins, la mare aux canards, la bassecour fermée et grillagée, quelque fois fréquentée par Maître Renard, « L,Diab! »... Chaque lieu faisait l'objet d'histoires, toutes plus savoureuses les unes que les autres... Comme celle des lapins :

- T'souvins-tu P'tite Mère? Le gros Garène...
- AH! Ben! Oui! ...Oui...
- P'tite Mère que j'y avais dit... Sois ben prudente! Laisse pas S'gaillard là rentrer dans la cage aux lapines... Hein? J't'l'avais ben dit, cré Nom de Dieu d'Bon Dieu!
- AH! Oui!...Oui!, T'l'avais ben dit! Oui!...Oui...

- Y'avait Ben... vingt lapines! Tu vas m'croire si tu veux... On s'étaient r'trouvé avec deux cents douze lapins... Hein? P'tite Mere...

- AH! Ben Oui!.. Oui!...

- Ben tu vois, mon gars Raymond, tu m'croiras si tu veux... On mangea tant d'lapins, s't'année là... que quand on suait... Ben... ça sentait l'lapin!...

La bassecour grillagée, était un véritable petit zoo de volailles en tous genres, oies, canards, faisans, pintades, dindes et dindons, poules de différentes variétés et de magnifiques coqs colorés, fiers et hautains.

Continuant le sentier, on trouvait à son détour, les « bécosses », les toilettes sèches... Victorine et Marcel n'avaient pas l'eau courante. L'eau de la maison, pour la cuisine ou la toilette, provenait du puits d'où elle était tirée à la corde et au « siau » ... Puis elle était ensuite, chauffée, suspendue au-dessus de la braise, dans une grosse marmite noire. Pour finir, elle était transvasée dans une sorte de « broc » en fer blanc.

Aussi, parlons-en, de ces fameuses « bécosses » ... Elles représentaient pour nous le combat ultime. Il nous fallait bien avoir de temps à autre, recours au « petit coin » ... Horreur. Dire qu'il nous fallait poser nos tendres petites fesses, habituées aux bords de porcelaine blanche, sur ce monstrueux trou fait dans une planche de bois vermoulue... Dessous, nous imaginions avec frayeur, la plus terrible et effrayante des faunes... Je le déclare sans ambages, nous n'aimions pas cet endroit! Je gage, qu'aucun d'entre nous n'y faisait durer le plaisir.

Un peu plus loin, le lavoir avec son petit toit à une pente et sa margelle de pierre, était alimenté par une source. L'eau avant de s'y rendre, suivait un minuscule ruisseau, ou Victorine cueillait son cresson.

Suivait la porcherie, la maison des moutons, et le four à pain...

C'était un vrai four à pain, fait de pierres assemblées, et formant une voute accotée à un petit bâtiment de pierre, avec sa haute cheminée... A l'intérieur se trouvait le foyer, avec tous les ustensiles, pelles, paniers d'osier, clayettes etc... Marcel y pétrissait des pains de dix à douze livres, se levant tôt dans la nuit pour lancer le feu de bois de pommier. La farine était sienne, grise. Le pain obtenu formait de géantes miches dans lesquelles il découpait de grosses tartines. Il cuisait pour nous, les enfants, avec la même pâte, de délicieuses tourtes dans lesquelles tenaient des pommes entières, peau et pépins inclus... Un seul mot, pour en qualifier le résultat : SUCCULENT!

Puis on visitait presque religieusement, le lieu où il exprimait tout son art, tous ses talents : Le « courtis », le jardin potager... Marcel, tout rugueux, qu'il paraissait être,

était un amoureux inconditionnel des plantes de toutes sortes. Son potager n'avait rien à envier aux jardins botaniques. Tout, absolument tout y poussait, des plus beaux légumes aux plus belles fleurs, en passant par toutes les sortes de petits fruits. On découvrait de magnifiques salades, des rangées de radis, de la « monnaie du Pape », des petits pois, des haricots, des choux somptueux. De petits arbustes en rangées regorgeant de groseilles ou myrtilles formaient de petites haies, des mûres, des framboises et des fraises géantes surgissaient dans les recoins de la façon la plus inattendue... C'était un spectacle vivant, de mulots, d'araignées aux toiles gigantesques, de gros bourdons, d'abeilles, de scarabées et de coccinelles...Surtout, on y trouvait les variétés de roses les plus rares. Marcel était en amour avec ses roses. C'est vous qui ne me croirez pas maintenant : Ils les connaissaient par leurs noms latins. Malgré son parlé cocasse, en fait, Marcel était à sa façon, un érudit. Il lisait, et pas seulement « Le chasseur français » ...

Regagnant la maison, on s'arrêtait au passage, sous les meilleurs pommiers, à côté des plus belles poires, apprenant avec lui, comment choisir les plus sucrées... Au temps des cerises, il y avait dans la cour quatre ou cinq magnifiques arbres couverts de fruits, jaunes, rouges et noirs, cette dernière étant de la « pigeon ». Au cœur de la production, on y voyait un petit tabouret avec à coté, une boîte de fer, remplie de petites cartouches... Je ne me souviens plus du calibre. Mais c'était temps de guerre! Marcel nous contait comment avec cinquante cartouches, il avait tiré : « Quarrante six merrrles, trrrois etourniaux et un geais », ajoutant : « Si tu comptes ben, mon p'tit gars, j'n'en ai pas mis beaucoup à coté! »

Je n'ai bien sûr, pas tout dit, cela serait trop long...

Il y a eu la mise en garde de mon père, qui prévenait Marcel de ne pas laisser son alambic rester visible depuis le petit chemin...

- « Si les gendarmes viennent chez vous, Marcel, ils vous poseront des problèmes!
- Les gendarmes Cheu'z-moi? Pourquoi donc? Je n'vas pas cheu'zeux, mé! »

...Puis tant d'autres histoires, dont certaines à « pisser de rire! ».

Si Dieu me prête vie, comme disait mon père, peut-être irai-je un jour, plus au fond de ces souvenirs.

Victorine et Marcel n'ont pas fait très longue vie. P'tit Père a été hospitalisé vers l'âge de soixante-dix ans pour un cancer dont il décéda... La ferme fut vendue, je dirais, dans les années 80... P'tite Mère est allée vivre quelque temps chez l'une de ses filles, mariée à un employé des chemins de fer, en région parisienne. Je crois qu'elle suivit de peu son P'tit Père, sans doute hâtive d'aller le rejoindre au ciel. Sans Victorine et Marcel, Il n'y

avait plus d'âme en ces lieux... Notre « maison de campagne » fut mise en vente. L'affaire fut conclue. Il ne reste que quelques photos...

Dans ma jeunesse, j'ai sincèrement, assez honte de le dire, j'ai vécu ces années avec une certaine indifférence, et beaucoup de bêtise...

Marcel, lui, m'avait jaugé. La suite montra qu'il ne s'était sans doute pas tant trompé.

Vers l'âge de vingt et un ans, un jour de passage à la ferme, en présence de Maman, je lui présentais ma fiancée :

- Bonjour Marcel... Je vous présente Dominique, ma fiancée...

Il ne la salua tout d'abord pas, lui prit l'épaule et la fit se tourner sur elle-même, la mesurant des pieds à la tête :

- Dame! Bon Diou! Elle fait ben cent vingt livres!...

Goguenard, il ajouta à l'attention de Maman :

- Il est ben chanceux ton gars!... Mais j'en dirais pas autant d'la fille...

(...)

Les années ont ensuite défilé, avec leurs lots assortis de joies, de plaisirs, de chagrins et de larmes, comme pour tous.

Si je compare aujourd'hui, la vie que j'ai menée, avec celle de Victorine et Marcel, j'en tire une terrible conclusion :

Victorine et Marcel ont vécu sur la terre, y prenant la part dévolue à leur espèce... Ils lui ont à peu de choses près, tout restitué, de leur consommation. Je suis, pour ce qui me concerne, très loin, de pouvoir en dire autant ... Qu'ai-je fait d'autre, moi, que prendre? J'ai assouvi de multiples loisirs, voyagé, dépensé, utilisé et jeté des milliers d'objets ludiques mais inutiles. Je me suis pris pour un artiste, mais n'en fus jamais un. Ce n'est d'ailleurs pas ce, sur quoi, je me juge... C'est seulement, que, bardé de tout ce

gaspillage, je ne peux absolument pas prétendre, avoir amassé plus de bonheur, ni même, moins de souffrances... Je vois en cela une démonstration limpide : Il n'y a eu, car, je ne suis pas le seul dans ce cas, dans notre monde contemporain, aucun progrès, qui puisse-être souligner, comme étant un bénéfice pour l'homme. TOUT EST ILLUSION.

Pour la terre, en revanche, il ne s'agit pas d'une illusion : Nous sommes devenus une dévastation meurtrière.

On me retorque souvent que nous vivons plus longtemps... La belle affaire! Quelle satisfaction devant l'impotence médicamentée, vulgarisée, que d'éloigner le plus possible une fatalité incontournable : On a peur plus longtemps! C'est tout. Je ne peux considérer cet objectif contre nature, comme un progrès.

Voilà tout!

Voilà ce à quoi je songeais, en vous racontant ma belle histoire vécue... vécue si maladroitement.

Que n'ai-je ce soir, ces prés, ces pommiers, ces bois, ce ruisseau? Merci Victorine, merci Marcel de m'avoir montré tant de votre monde, afin, qu'enfin, je m'en souviene et le partage.

LLG